

dissimulées ; j'étais devenu insensé impitoyable. Me pardonneriez-vous, pourriez-vous jamais me pardonner ?

Rosa lui tendit la main en souriant.

Fernand allait continuer.

— Tais-toi, lui dit Louise, et laisse Rosa nous conter son roman. Voyons, sœur, puisque nous savons le plus important de l'énigme, prends les choses à leur principe, et satisfais notre curiosité, où l'intérêt entre pour beaucoup, je t'assure.

— C'est bien simple, dit Rosa. Vous vous souvenez de notre gouvernante Fanny Granville. Elle s'était prise pour moi d'une affection toute particulière, car je l'aimais beaucoup aussi. Après avoir été renvoyée par madame de Saint-Maurice, elle écrivait quelquefois à sa nourrice, qui comme vous le savez, est laitière et habite une chaumière située dans le parc de M. Saglio ; c'est par cette bonne femme que j'avais des nouvelles de Fanny. Elle n'était pas heureuse, elle est fière, et m'avait priée de vous cacher sa triste position. Depuis quatre ans elle travaillait comme fleuriste dans un magasin de la rue Saint-Denis ; le chagrin, le manque d'air, l'excès du travail échauffèrent son sang ; elle tomba malade de la poitrine. Il lui fallut renoncer à gagner sa vie ; elle n'avait que sa nourrice et moi pour soutien. Je conseillai à la bonne femme de la faire venir, promettant de subvenir à toutes les dépenses. Fanny accepta à condition que ce secret resterait entre nous deux. Dès son arrivée, je voulais au moins en avertir notre mère ; mais je vis que je causerais à Fanny un mortel dé-

plaisir ; elle était si malheureuse et si malade !... A votre tour, me pardonneriez-vous ?

Fernand, Anna et Louise arrivèrent au château en faisant entendre des voix si bruyantes, des rires si joyeux, un air de folie si inconcevable, que Mme de Saint-Maurice, qui se trouvait sur le perron, ne reconnaissait plus ses enfans. Rosa seule avait un petit air de victime, bien qu'elle n'eut grand'peur des juges devant lesquels elle allait comparaître.

Rentrés au salon, tout s'expliqua devant le marquis et la marquise.

— Voyez, mon enfant, dit cette dame, les inconvénients, pour une femme, de cacher ses actions ; vos intentions étaient bonnes, et cependant vous pouviez vous compromettre aux yeux des indifférens, perdre votre bonheur et celui de ceux qui vous aiment.

Rosa baissa la tête.

— Mon père, dit Fernand à l'oreille du marquis, punissez-la en donnant suite à ces projets de ce matin.

— Mais ce matin tu ne voulais pas, reprit-il d'un air moqueur.

— C'est que j'avais la fièvre, dit le jeune homme, j'avais fait de mauvais rêves,

Tout le monde était trop bien d'accord pour que la conclusion se fit attendre. Le diplomate partit le lendemain, après avoir fixé à son retour, c'est-à-dire à trois mois plus tard, le mariage de Fernand de Saint-Maurice avec mademoiselle Rosa de Valence.

MADAME ANGÉLIQUE ARNAUD.

CHRONIQUE RELIGIEUSE.

Situation du christianisme en 1847 dans les diverses parties du monde. — Le protestantisme en Allemagne et en Hollande. — Le professeur Bayrhoff à l'université de Marbourg, le pasteur Vhlich à Berlin. — Portrait du clergé russe. — Le clergé catholique en Autriche. — Sociétés bibliques. — Missions protestantes. — Missions catholiques. — L'Afrique orientale. — Quatrième conférence du P. Lacordaire à Notre-Dame. — Les dames du Sacré-Cœur : mort de madame de Grammont-d'Asté, leur supérieure.

Nos lecteurs liront avec intérêt un aperçu historique sur l'état du christianisme dans le monde. En Angleterre, l'église anglicane s'affaiblit chaque jour, et le catholicisme fait des progrès considérables dans les diverses classes de la société. En France, la réaction religieuse se continue toujours à son bénéfice. En Allemagne, les églises protestantes sont plus que jamais livrées à l'anarchie, et se signalent par une défection complète du christianisme, surtout en Prusse. La société des *Amis de la lumière* (1) prêche publiquement le panthéisme. Voici ce qui s'enseigne ouvertement à l'université de Marbourg. « Du milieu du peuple

hébreu, dit le professeur Bayrhoff, il s'éleva, il y a un peu plus de 1,800 ans, un homme du peuple appelé Jésus, fils d'un charpentier, et qui se posa en antagoniste des hypocrites pharisiens et de la loi extérieure de Moïse. Il se produisit comme révélateur du Dieu spirituel, comme docteur de la pureté du cœur et de cet amour universel qui doit unir l'humanité tout entière, amis et ennemis, en une réconciliation parfaite. En ce temps-là, les peuples les plus civilisés de l'ancien monde, ceux qui entourent d'un vaste cercle la Méditerranée : les Egyptiens les Grecs et les Juifs étaient écrasés sous le pied de fer de la monarchie romaine, et cette situation avait provoqué une vive et profonde fermentation de toute l'humanité ; un progrès de dissolution s'accomplissait

(1) Cette association compte des partisans dans toutes les classes de la société, et sa foi est très simplifiée puisqu'elle consiste à ne rien croire des dogmes du christianisme protestant. Aussi, pour sortir d'embarras, le gouvernement prussien songea-t-il sérieusement à revenir à la confession d'Augsbourg, et à remonter tout d'un coup au point de départ de Luther. Cette contre-révolution religieuse est-elle possible dans l'état actuel des choses ? Nous ne le pensons pas, et nous croyons que le gouvernement ne le tentera pas. Il avait interdit le séjour de Berlin au pasteur Vhlich, un des chefs de la société des « Amis des lumières. » Cependant ce pasteur

habite maintenant cette ville, et l'autorité a l'air de ne pas s'en apercevoir. Esprit hardi, audacieux, indocile ; intelligence forte et vigoureuse, le ministre Vhlich n'a pas la verve et la spontanéité de Luther ; mais il a plus de suite dans les idées et plus d'ironie dans la pensée ; son imagination est dégagée de cette nébulosité vague et rêveuse qui caractérise les penseurs allemands ; observateur habile, il découvre et saisit les faiblesses, les défauts et les vices de ses adversaires, non pour les attaquer, mais pour en profiter dans l'intérêt de sa cause.

(Note de l'auteur.)